

Nicolas Fargues

# One Man Show

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

J'ai toujours pensé qu'un écrivain ne pouvait faire un héros crédible de roman. C'est même souvent le propre des romanciers qui n'ont rien à dire que de céder à cette tentation quand, pour faire diversion, ils ne déguisent pas leur héros écrivain en peintre, en musicien, en critique littéraire, en éditeur, en journaliste ou en prof de fac. Il y en a un peu marre, des héros écrivains. D'abord, un écrivain passe bien trop de temps à se satisfaire d'être un écrivain, et à mal s'en cacher, pour vivre avec naturel des choses dignes d'être racontées aux autres. Car c'est fou ce que cela intimide, quelqu'un qui publie des livres, et c'est fou ce que cela procure comme sentiment d'invulnérabilité, de publier des livres (parce qu'en France, avoir publié un livre laisse entendre comme rien d'autre que l'on s'est personnellement réalisé, qu'on est un esprit libre). Il faut

reconnaître que, sur ce point, il y a la caution historique de Balzac. J'ai lu dans *Télérama* qu'il avait écrit dans la préface des *Illusions perdues* (que je n'ai jamais lu) : « Il faudrait que les quatre cents législateurs dont jouit la France sachent que la littérature est au-dessus d'eux. Que la Terreur, que Napoléon, que Louis XIV, que Tibère, que les pouvoirs les plus violents comme les institutions les plus fortes disparaissent devant l'écrivain qui se fait la voix de son siècle. »

Cela prouve bien le petit esprit égocentrique et mégalomane du héros écrivain, de croire qu'il peut intéresser tout le monde avec des histoires et des situations qui ne regardent que les écrivains aussi médiocres que lui. Mais bon, il ne faut surtout pas passer pour immodeste. Et, quand il n'est pas Philippe Djian ou Jean-Paul Dubois, qui ont, eux, la vraie modestie de faire de leurs héros de romans des écrivains, certes, mais des écrivains à l'américaine (et, sincèrement, je les en admire), cela ne se fait quand même pas trop, chez l'écrivain français, de laisser clairement entendre qu'il a bien plus d'importance et de choses à dire et à penser que Jean-Marie Messier, Zinedine Zidane, Jean-Luc Delarue, Jean-Pierre Jeunet et Jacques Chirac réunis.

Bref, j'étais un écrivain et ma femme frappa trop poliment à la porte de ma pièce de travail. Dans notre code de couple, ce genre d'égard était, en période de froid, destiné à marquer de la distance et du reproche. La méthode s'avérait d'autant plus efficace qu'Estelle et moi méprisions les ménages qui réglaien leurs problèmes en

se faisant la gueule dans la haine ou l'indifférence, sans amitié, sans égards, sans noblesse, affichant sans honte leur minable petit chacun pour soi. Car il faut savoir que, par souci de modestie (qu'est-ce donc qu'un écrivain pour exiger des autres de respecter qu'il s'isole?), je ne demande ni à ma femme ni à nos deux enfants de frapper avant d'entrer dans mon bureau lorsque j'y travaille. Je prends même un malin plaisir à m'interrompre dans une phrase pour leur montrer que je suis à tout moment disponible pour tout autre chose que l'écriture, c'est-à-dire pour tout autre chose que moi-même. Et, au bout du compte, je m'admire d'aller passer au pied levé l'aspirateur, de sortir couper du bois pour la cheminée, de peler des pommes de terre pour le dîner ou de lire une histoire aux petits tout en pestant intérieurement derrière mon sourire plutôt que de réclamer sévèrement le silence comme dans ces cas-là la plupart des écrivains, qui ont plus de mal que moi, eux, à cacher aux autres qu'ils s'admirent et se prennent très au sérieux.

Estelle, elle, ne recevait pas de courrier à en-tête des éditeurs parisiens, pas d'invitations aux émissions de radio, les journaux ne lui demandaient pas son avis, ni les membres du conseil régional pour les projets culturels de notre département. Elle n'avait pas, comme moi, la discrète arrogance de la réalisation personnelle approuvée à échelle nationale, elle n'était que prof principale d'une classe de quatrième dans un collège difficile mais c'est elle qui, sans jamais se plaindre de la fatigue, veillait Marco ou Ninon toute la nuit s'ils avaient la fièvre. Elle

qui, sans en ramener des reportages héroïques pour la presse, se tapait des heures supplémentaires dans les cités de la banlieue de Grenoble pour parlementer avec les parents des cas sociaux de ses classes. Elle enfin qu'aucun de mes deux prix littéraires ni mon passage chez Pivot, qu'aucune des célébrités (certes mineures mais de qualité) dont j'avais le numéro de portable, ni aucun de mes honorables droits d'auteur, ne pouvaient abuser.

Beaucoup plus franche que moi, animée d'un louable mais épuisant besoin d'éclaircir les choses, elle finissait toujours, sous les plus petits prétextes, par m'atteindre là où je refusais de reconnaître que ça me faisait mal, c'est-à-dire que c'est moi qui lui faisais du mal : moins d'attention à elle, moins d'efforts pour me faire aimer d'elle, moins de romantisme, moins d'imprévu, trop de ronron, des cadeaux uniquement à date fixe, fini les surprises, les fleurs, les envies, la séduction, les coups de tête, les initiatives et les compliments, moins d'écoute, trop de rêverie, rien que le minimum pour entretenir narcissiquement mon image d'époux irréprochable auprès d'un peu tout le monde : d'elle, de moi, des enfants, de la presse littéraire, de la famille, des amis. Des reproches qui auraient pu paraître injustes aux yeux des amis, de la famille, de mes lecteurs, de toutes les femmes auxquelles leurs maris faisaient la gueule sans se poser de questions (je ne manquais d'ailleurs jamais de le lui rappeler bassement tant je détestais ses reproches), mais, tout au fond de moi, je savais très bien de quoi elle parlait.

Ma lâcheté à moi, ma typique lâcheté de mec, c'était de ne pas assumer devant elle de ne plus l'aimer, peut-être de ne jamais l'avoir assez aimée, pas autant que je l'avais cru, pas autant qu'elle m'aimait elle, pas autant en tout cas que je lui disais encore l'aimer aujourd'hui. Et c'est parce que je ne lui disais rien de cela qu'elle s'imaginait qu'il devait y avoir encore quelque chose de possible entre nous. C'est parce que je lui cachais obstinément ma vérité qu'elle m'assommait de plus en plus souvent de ses reproches. Bref, c'était bien de ma faute, pas de la sienne, si elle n'avait toujours pas eu la bonne idée de me quitter.

Par peur ou par flemme de la perdre, je ne sais pas, je n'avais, de toute façon, pas les couilles de lui dire tout cela, de lui dire surtout que, toute femme de ma vie qu'elle était de fait, je crevais, à trente-deux ans et en quatorze ans déjà de vie commune, de n'avoir jamais caressé d'autre corps de femme que le sien, au nom d'un idéal de fidélité et de droiture morale que je m'admirais de ne pas enfreindre ou, plus exactement, que je n'osais enfreindre par hantise d'avoir un jour de bonnes raisons de ne plus m'admirer. Ainsi ne lui avais-je jamais avoué que ce qui m'avait poussé à la convaincre que nous quittions Paris pour venir nous installer ici, à Venon, ce n'était pas le refus des mondanités, ni les montagnes, ni l'air pur, ni l'espace en plus, ni le jardin pour Marco et Ninon, ni le ski, ni la vie moins chère, ni la vraie vie, non. C'était surtout pour que je ne souffre plus des sollicitations des jeunes attachées de presse dans les cocktails, des étudiantes énamourées présentes à mes dédicaces

dans les librairies et des jolies anonymes de mai croisées dans les squares et aux terrasses des cafés.

Tenez, l'avant-veille au soir encore, j'hésitais un tout petit peu à demander aux renseignements téléphoniques l'adresse d'une jeune admiratrice à l'écriture pas trop ronde, à l'expression fine et à l'orthographe parfaite dont j'avais trouvé le matin la lettre dans notre boîte, après le départ d'Estelle pour le collège, Estelle qui a l'élégance de ne jamais penser à se méfier du courrier que je reçois (j'aurais tout aussi bien pu lui montrer la lettre d'emblée avec un air détaché, afin de dissiper chez elle toute suspicion de fond).

La fille n'avait indiqué que son prénom et son nom de famille au bas de la page afin (pensais-je) qu'émoustillé je fasse l'effort de déchiffrer la provenance du cachet de la poste sur l'enveloppe (Lille) et de rechercher ses coordonnées par le 12 pour lui répondre. Ainsi elle aurait eu la confirmation que j'avais bien été troublé par sa lettre et, quant à moi, une telle méthode, ce petit jeu de piste orgueilleux auquel elle me soumettait, était bien la preuve que cette fille valait le coup (c'est-à-dire, pour les vraies littéraires, deux chances sur trois qu'elle soit jolie, et toutes les chances que le charme de son bon goût l'emporte si elle ne l'était pas).

*Mademoiselle,*

*Merci pour votre lettre et pour votre lecture fraternelle de mon dernier roman. Ai-je tort de penser qu'en vous faisant ainsi désirer vous souhaitiez en retour davantage qu'un*

*simple mot de reconnaissance ? Si c'est le cas, votre intégrité me touche et je ne doute pas qu'en d'autres circonstances (je suis marié, deux enfants), nous aurions eu bien des choses à partager. Si je me trompe, tâchez SVP d'oublier ce mot ou tirez-en les conclusions que vous voudrez, je vous demande pardon.*

*Christophe Hostier*

Voilà. J'imaginai l'effet produit par ma signature originale à l'encre, apposée là comme un honneur que je lui faisais, sa fierté à elle d'avoir été désignée par moi (laquelle, me disais-je, devait bien valoir chez les gens normaux ma fierté personnelle d'être romancier). J'imaginai une inévitable seconde lettre d'elle, plus vulnérable, suivie d'une nouvelle réponse de ma part, plus distante, puis une troisième lettre d'elle (une lettre de trop), où un ultime effort de dignité trahirait l'abandon tout proche.

*Diane,*

*Cessez de m'écrire, je ne répondrai plus à vos lettres. Car ni vous ni moi ne voudrions d'une relation au rabais, père de famille infidèle et indigne de mon côté, amante conciliante et frustrée du vôtre. Je n'oublie pas cependant que c'est à moi de vous demander des excuses...*



ment avoir été trahie, ni ma jeune et désirable lectrice, qui s'en serait sortie sans me garder rancune d'avoir couché avec elle entre deux portes et avec mes excuses en prime, autant dire en étant deux fois plus touchée par mes attentions que déçue de n'être pas parvenue à ses fins, donc deux fois plus amoureuse de moi. Bref, tout bénéf pour moi (sans compter l'éventualité de me servir de l'épisode pour un prochain roman), ne serait-ce ma frustration de ne pas avoir goûté au sexe ni aux seins fermes de ma lectrice. Mais un roman, ainsi que la satisfaction d'avoir séduit une femme même sans finir par coucher avec elle, peuvent bien compenser les pires frustrations d'un écrivain comme moi.

Dans ces moments-là me revient toujours une phrase, en apparence anodine, que j'avais entendue adolescent et dont je n'avais pas alors saisi tout le sens. Au cours d'une discussion tardive de nuit d'été (propice aux confidences d'adultes qui font mine d'oublier vos quinze ans autant pour vous faire plaisir que pour se rassurer sur leur propre capacité à échanger avec un jeune), un ami de mes parents, père et mari exemplaire aux yeux de tous, m'avait dit d'un air coupable que je ne lui connaissais pas : « Tu sais, Christophe, parmi les questions essentielles qu'un homme doit se poser dans la vie, il y a celle-ci : suis-je bon ou pas ? »

J'ai compris depuis qu'il insinuait que, dans son propre cas, il ne fallait pas se fier aux apparences. Est-ce être bon que, comme moi, bien agir mais penser sale ? Que m'acharner à vouloir être bon dans le seul but de